

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 44

Artikel: Une femme raisonnable
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190015>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cilement d'être indiscret en s'aventurant sur le terrain confidentiel, mais entre militaires comme nous, on va rondement et on parle franchement. Si je fais une faute, vous me pardonnerez. J'aimerais connaître votre histoire. Voulez-vous et pouvez-vous la raconter ?

— Diantre, fit le vieux soldat, qui, devant les dames, n'osait se servir que des rares petits jurons que contenait son immense arsenal, votre demande me met mal à l'aise, madame. Ce n'est point que le récit de mon aventure me soit pénible à faire. Trente années ont réussi à ressouder les débris d'un cœur complètement brisé; mais je suis plus timide devant le beau sexe que devant l'ennemi. Qu'est-ce que l'éclair des fusils auprès des reflets de si jolis yeux, et qu'est-ce que la gueule d'un canon, chargé à mitraille, en comparaison de bouches émaillées de si belles dents.

— Oh! oh! commandant, dit le colonel, si vous ne savez pas narrer les histoires, vous devez vous entendre admirablement à conter fleurette. Quel choix d'expressions !

— Alors, ajouta sa femme, curieuse comme toutes les filles d'Eve, en le regardant par dessus son éventail, vous lâchez pied devant le danger, Monsieur Brifot? Et, d'un ton de reproche : commandant, c'est la première fois que vous reculez !

— Sacré nom... Morbleu! cria le vieux soldat qui avait failli retomber dans son péché mignon, moi, Brifot, reculer ? et cela quand vous m'ordonnez d'avancer ! Ventrebleu ! je vais secouer encore une fois cette vieille carcasse à votre intention, madame. Espérons que la soudure tiendra bon.

On aurait pu croire que le brave homme appréhendait la vision du passé qu'il allait évoquer. Il vida de rechef son verre, d'un tour de main lissa les crocs de sa moustache et, d'un ton grave, dit : Voici l'affaire !

J'étais lieutenant de zouaves. Il y a donc belle lurette que l'aventure est arrivée. Pour me remettre d'une blessure et de quelques coups de soleil qui m'avaient détérioré le tempérament, j'avais obtenu un congé de trois mois. Je le passais chez ma sœur en Normandie. J'employais mon temps à jouer aux soldats avec ses moutards et à leur tailler des sabres de bois. Dans la maison voisine habitaient deux femmes, l'une beaucoup plus âgée que la seconde, qui l'appelait maman. Je les pris pour la mère et la fille. Plus tard, j'ai su que la petite avait été adoptée. Elle était blonde avec des yeux bleus et une taille comme cela, toujours habillée de noir. Je supposai que cette couleur convenait à son teint. Les femmes sont si coquettes. Au bout de trois semaines, j'en étais féru. Elle, de son côté... diantre, quand on a vingt-quatre ans, bonne tournure, l'œil vif et un ruban rouge à la boutonnière.... vous comprenez ! A ce moment, j'avais aussi la langue mieux pendue que je ne l'ai aujourd'hui, et c'était heureux, car il me fallait débiter des histoires, tant que le jour durait, des histoires qui auraient tout grands ses beaux yeux. Bientôt, nous nous liâmes officieusement. Sûrs l'un de l'autre, cela nous suffisait. Je partais pour revenir sous peu. Nous sortions maintenant bras dessus, bras dessous, et, dans la localité, on n'appelait plus mon amie que la promise du lieutenant. Voici où commence le grabuge. Un des derniers soirs de mon séjour, Sophie exigeait un récit. Ma foi, mon sac, à ce moment-là, était moins garni qu'aujourd'hui, et j'avais, durant le trimestre, épuisé à peu près toutes mes munitions. Je déclinai l'invitation. Elle insista. Eh bien, lui dis-je, M^{lle} Mauvaise-Tête, je vais vous raconter comment, au régiment, on punit les récalcitrants. C'est une vilaine histoire, mais je n'en ai pas d'autres ce soir à votre disposition. Et je lui parlai d'un de mes hommes que j'avais dû, étant en campagne, faire

passer par les armes. Une aventure peu intéressante. A mesure que je développais mon sujet, Sophie devenait plus blanche et ses yeux s'ouvraient démesurément. Je supposai que la fin tragique du pauvre corps excitait chez elle une grande sympathie, ou que l'idée que je l'avais expédié dans l'autre monde lui était désagréable. Mon récit était terminé qu'elle n'avait pas encore parlé. Aussi, pour la laisser se remettre de son émotion, j'ajoutai quelques mots tout en allumant mon cigare. Oui, la discipline a des exigences bien pénibles. Tuer un moricand, ce n'est rien, mais un Français, c'est raide ! Un vrai Français encore ! Comment, diantre, s'appelait-il déjà ? Je restais, l'allumette à deux centimètres de mon cigare, cherchant ce diable de nom. Il me revint tout à coup et je m'écriai : Il était de Coqbois et se nommait Jean Fabire.

A ce moment, Sophie poussa un cri terrible et s'abat-tit à mes pieds. Il y avait de quoi, sacrebleu ! j'avais fait fusiller son frère.

HERMANN CHAPPUIS.

Une femme raisonnable.

Fichtre ! il n'en pleut pas, des femmes vraiment raisonnables ; ni des hommes non plus. Aussi, quand nous avons le bonheur de rencontrer l'un ou l'autre, il faut s'empresse de tirer le chapeau.

Voici quelques passages extraits d'une lettre écrite par une Lausannoise, à la *Voix du Peuple*, sur la question aujourd'hui discutée : *Le droit au travail pour la femme*.

« Je voudrais bien, dit-elle, que ces beaux messieurs, qui veulent nous mettre sur pied d'égalité avec l'homme, en nous donnant *le droit* d'être typographes, clercs de notaires, mécaniciennes, etc., vinssent passer une journée pour voir comme une femme d'ouvrier, pour peu qu'elle ait deux ou trois enfants, a non seulement le droit mais le devoir de travailler douze et quinze heures par jour ; je voudrais bien savoir aussi quel bénéfice il y aurait pour nos maris à nous voir quitter la maison en même temps qu'eux, revenir aux mêmes heures, laisser le potager sans feu, l'armoire sans linge propre, les enfants sans bas, pour rapporter au bout de la semaine un gain qui ne compense jamais l'abandon dans lequel se trouve le ménage.

Voyez-vous, monsieur, je crois que si l'on consultait nos maris, au lieu de se laisser embobiner par de beaux parleurs, ils vous diraient ceci : « Ele-vons nos gains de façon à ce que nos femmes restent au foyer, et que ce foyer soit toujours pour elles pourvu de tout ce qu'il faut pour nos modestes besoins ; que nous puissions leur donner de bons souliers, un manteau chaud, du feu dans la chambre, en hiver, de l'air, un logis clair et sain en été, et le dimanche une promenade avec une halte dans un coin bien champêtre ; que nous, les forts, nous apportions tout à la maison et que la femme, en soit la joie et le calme ; voilà ce que nous demandons. »

A mon avis, il faut que nous n'exercions que les métiers que nous pourrions continuer tout en gardant les enfants et en veillant le pot-au-feu. Tous ces états qui forcent la jeune fille à passer la journée dans les ateliers, où elle se trouve mêlée aux hommes, sont de mauvais métiers qui ne peuvent don-

ner que de mauvais résultats. Quel est le mari qui sera absolument content de savoir sa femme tout le jour debout devant une casse d'imprimerie ou derrière une machine à tisser, ou dans un atelier de sculpture, côte à côte avec des hommes jeunes, disposés à certaines plaisanteries qui deviennent des familiarités dangereuses par la suite ?...

Quelle est la femme qui ne sera pas troublée, inquiète, en sachant son mari assis à l'établi, près d'une apprentie de quinze ou seize ans ?

Ce qu'il faut encore, c'est que les hommes n'empiètent pas sur nos attributions, qu'ils ne soient pas corsetiers, fleuristes, vendeurs de lingerie, enfin, que chacun reste à sa place. Tant que nous serons filles, apprenons et exerçons des métiers qui ne nous mettent en rapport constant qu'avec des femmes. Et ces métiers, nous les continuerons à côté du berceau du bébé, au bruit de la marmite qui chante sur le feu, et notre « seigneur et maître, » en ouvrant la porte, en voyant la petite table dressée, les enfants bien propres, la maison en ordre, sentira tout le prix de ce cher intérieur et retournera à la bûche plus joyeux en songeant que le soir venu, la tâche du jour finie, pareil bonheur l'attend encore.

Laissons donc aux hommes leurs métiers et donnons à nos filles ceux qui leur conviennent et qu'elles pourront faire chez elles, si les soins du ménage leur en laissent le loisir ; du moment où nous ne serons plus là pour faire concurrence à l'homme dans les travaux qui conviennent à lui seul, et dès que nous n'offrirons plus notre rabais, nos pères, nos maris, nos fils, mieux payés, plus recherchés par les patrons, apporteront à la famille le bien-être et l'aisance que notre présence continue au foyer doublera encore en faisant fructifier jusqu'à la plus mince parcelle du gain journalier. »

Bravo ! voilà du bon sens ; voilà qui en dit plus que le verbiage de tant de beaux parleurs qui ont traité cette question sociale. Nous désirerions vivement connaître l'opinion de l'auteur de ces lignes sur le *droit de vote* pour la femme. Elle l'envisage, nous en sommes persuadé, avec la même justesse de vues.

Lo bourisquo à Terreau.

Terreau, lo patâi, que viquessâi y'a dza on part d'ans, et que demâorâvè dâo coté de Gollion, avâi on bourisquo que l'appliyivè à n'on tombéré po allâ fère sè veriès pè lè veladzo dâi z'einverons, kâ tot ein alleint decé, delé, queri lè pattès, profitâvè de veindrè dâi z'écoualès de la fabrequa de Mex et de cllia dâo Velâ, et cein lâi rapportâvè adé cauquiè crutz, kâ l'avâi on bio assortimeint d'écoualetès, de terrinès, de pots et d'assiétès, et coumeint dein cé teimps lè boutequès de veladzo n'étiot pas fournâites coumeint ora, lè dzeins étiont be n'èse de sè poâi rassorti à l'hotô petout què de s'espozâ à tot frézâ ein alleint queri cllia martchandi dein lé boutequès de vela.

On dzo que stu Terreau étâi z'u pè Cossené et et que l'avâi met, coumeint de coutema, se n'appliâ pè la Tannaz, proutso d'on borné tot avau la vela, onna beinda d'einfants lâi s'étiot amouellâ, kâ

l'étâi la pliace iò l'allâvont s'amusâ à djuî à la pliota, à la daderidoula, et iò sè catsivont po fougâ dâi folliès de noyi dein dâi pipès qu'on fabrequâvè avoué on tron de tchou qu'on courâvè bin adrâi, et iò on pécivè on perte de lumière po lâi einfatâ on fétu de brantse de noyi qu'on fasâi bornu ein lâi douteint la miola avoué on âolhie à brotsi.

Adon, cé iadzo que lo bourisquo étâi quie, découté clliao z'einfants, ion de clliao vaureins, que poivè battè fû, eut la crouiétâ d'émaginâ de fourrà on bocon de tserpi allumâ dein l'orolhie dâo pourro « quikâ », po lo vairè cabriolâet fuzâ su la route. Lo merdâo soo don son brequiet et sa pierre et bat fû, tandi que n'autro détatsivè lo lincou de la bite, et quand clliao petits chenapans ont z'u fé lo crimo, lo bourisquo que sè cheint soupliâ per dedein la tэта, coumeincé à sécâorè sè grantès z'orolhiès, à tapâ dâo pi, et coumeint cein ne passâvè pas, sè met à traci âo grand décime galop pè derrâi la vela ein traineint lo tombéré iò lè z'écoualès dansivont on picoulet dâo diablo et iò le fasont on boucan d'einfâi. S'einmodè contrè Gollion tant que poivè éteindrè quand, arrevâ à mâiti tsemin, sè met à sè rebattâ et à fère lo quartéron, ein casseint la limonière, ein rebedouleint lo tombéré et ein épéclieint cein que restâvè dâi z'écoualès, kâ tot étâi dza ébrequâ et ne restâ qu'on couvai de cafetière, onco que lo boton étâi einmottâ.

Quand Terreau retornâ à la Tanna et que ve lo bourisquo lavi, sè met à traci après, kâ lè brequès d'écoualès su lo tsemin lâi montrâvont prâo iò l'étâi z'u, et arrevâ à la pliace dâo sinistre, lo pourro patâi, tot émochenâ ein vayeint cllia castastrophe, raccrotsè se n'âno et lâi fâ : « T'as pardié quie fé on bio pet, tsancro de dadou ! »

Un régent en retraite, qui abuse assez fréquemment du petit blanc, a passé la journée du jeudi à l'exposition de Neuchâtel. Ayant manqué le dernier train, il revint en ville, où il s'accorda encore quelques bons verres de vin du cru. En état d'ébriété complète, allant au hasard et festonnant dans les rues, il avait vainement cherché un gîte. Mais, comme il avait le vin gai, il lui vint une idée assez baroque pour se procurer un refuge. C'était onze heures du soir. Arrêté au milieu de la rue du Seyon, il s'écrie tout à coup : « Vive le roi ! »

Quelques passants se retournent dans la foule qui circule à flot, mais c'est tout.

— Ça ne prend pas, se dit notre homme ; on n'a pas entendu.

En rassemblant toutes les forces de ses poumons, il redoubla : « Vive le roi !... Vive la Prusse ! »

Deux agents de police apparaissent, l'accusent de provoquer du scandale et l'invitent à les suivre.

— Parfaitement... messieurs... je... je... ne... mande pas mieux.

Conduit au violon, il ne tarda pas à s'endormir, sans s'apercevoir de l'absence de toute espèce de matelas.

Le lendemain matin, en déclinant au chef du poste ses nom et prénoms, il avoua le truc, et il fut éconduit comme un royaliste peu dangereux.